

Un fanion pour Chamborant en 1940

Les Houzards - même les Cuirassiers et les Dragons de la « Lourde » le reconnaissent - ont l'élégance de la « Légère » dans le sang... Et en interne la lutte amicale, mais toujours présente, entre les Chamborant et les Bercheny donne souvent l'occasion de joutes réjouissantes !



Le lieutenant-colonel
André Abrial.

C'est Chamborant que je vous emmène visiter aujourd'hui. Le Chamborant de 1940, alors aux ordres d'un distingué officier, le lieutenant-colonel André Abrial (1884-1962), ancien de Saumur, bien sûr, qui a pris le commandement du 71^e GRDI (Groupe de Reconnaissance Divisionnaire, formé à partir des éléments principaux du régiment peu auparavant), succédant au colonel Dodart des Loges dont il était jusqu'alors l'adjoint.

Un bel homme cet André Abrial, spécificité dans cette ancienne famille tarbaise, dont le titre comital a été donné en 1912 par le Pape Pie X à ces catholiques grand teint. Combattant de la Grande Guerre, pendant laquelle il avait été gravement blessé par deux fois, il avait déjà servi à Chamborant entre 1932 et 1935 et sera plus tard maire de Tarbes. Son fils Jacques Abrial (1914-2003), Saint-Cyrien de la promotion Soldat Inconnu, cavalier lui aussi, commandera le 9^e Hussards.

Dans leur ascendance, plusieurs générations de Polytechniciens et d'ingénieurs

du grand corps des Ponts et Chaussées. Mais le frère du colonel est marin, plus précisément amiral : Jean Abrial va se distinguer en tant que commandant du théâtre des opérations du Nord, son nom restant attaché à la défense de Dunkerque, fin mai - début juin 1940, où l'action des troupes qu'il commande va permettre le départ vers l'Angleterre d'importants contingents anglais et français. Il sera ensuite gouverneur de l'Algérie puis ministre de la Marine à Vichy... ce qui lui vaudra emprisonnement après guerre, condamnation puis... réhabilitation et honneurs militaires à ses funérailles !

A la déclaration de guerre, Chamborant a été éclaté en plusieurs Groupes de Reconnaissance de Corps d'Armée (en l'occurrence le 7^e). Le GRCA 16, qui regroupe la majeure partie du 2^e Hussard, s'en considère donc comme le continuateur. Il a été formé à Bords-sur-Adour et a été transporté par le train en Lorraine, à Ligny-en-Barrois. Il cantonne dans un village des environs, qu'un journaliste décrit comme « dominé par un vieux clocher, au fond d'un vallonnet très large, aux pentes bien cultivées ».

En colonnes doubles de pelotons...

Venons en à 1940. En ce mois de février froid et gris, le régiment est sous les armes au centre d'une vaste prairie entourée et dominée par des crêtes boisées. On est aux avant-postes de ces unités de cavalerie légère - cela rappelle le titre de la « bible » du général de Brack - à peu de distance de la Ligne Maginot. On aperçoit d'ailleurs, dans la brume matinale, quelques superstructures de fortins du fameux mais inutile ouvrage.

Deux escadrons sont à cheval sur leurs Tarbas, deux autres sur leurs motocyclettes ou dans leurs voiturettes camouflées 5 CV. Le coup d'oeil est superbe : colonnes doubles de pelotons de chevaux, colonnes simples de véhicules, cars pyrénéens sur lesquels sont montées les mitrailleuses anti-aériennes. Et puis les canons anti-chars, tractés ou attelés. En avant, seul, ayant troqué le casque d'opérations contre le képi bleu ciel à cinq galons « blancs », en vareuse kaki et culotte mastic, bien en selle : le lieutenant-colonel Abrial. Il attend. Et avec lui son régiment. Une automobile apparaît au sommet de la crête, encadrée par des motocyclistes. A sa vue, deux trompettes, gants blancs à crispin, lancent vers les ciel les premières notes d'une fanfare. Le colonel a pressé les flancs de son cheval et relâché ses rênes ; au petit galop rassemblé, il va au devant de l'automobile qui stoppe devant lui. En descend une dame chapeautée, en manteau sombre, suivie d'un homme distingué en civil, d'un chef de batteries d'artillerie, et d'un sous-lieutenant de chasseurs à pied. Lentement le colonel Abrial salue du sabre le marquis et la marquise de Chamborant (née Geneviève Larnaudie), leur fils le sous-lieutenant Jacques de Chamborant et leur beau-frère le commandant Larnaudie, membre

de la maison militaire du président de la République. Seul est absent le fils aîné, Georges Antoine – dit « Tony » – de Chamborant, lieutenant de Tirailleurs, en poste sur une autre partie du front.

« Brun-capucin »

Le colonel Abrial s'adresse à ses hôtes et, au-delà, au régiment tout entier. Dans l'air froid, sa voix porte jusqu'au dernier rang : « *Nous portons, Madame, le même nom lourd de devoir. Nous sommes, nous, les Houzards de Chamborant. Vous, Madame, vous êtes la mère de ces trois fils sous les armes qui perpétuent avec honneur le nom du marquis de Chamborant qui, voici deux siècles, fut le colonel de notre régiment et lui donna son nom. Un régiment qui s'est toujours montré digne de la gloire acquise par nos devanciers et qui saura l'accroître...* ». Visiblement émue, la marquise s'approche du colonel et lui tend la hampe qu'elle portait elle-même, au bout de laquelle flotte un fanion rectangulaire. La main gantée Saumur du colonel saisit l'emblème qu'il élève haut vers le ciel afin que tous ses cavaliers, montés ou motorisés, le voient. Ce fanion est en soie : sur sa face, le traditionnel « brun capucin » de Chamborant, sur l'avèrs le « bleu cavalerie » timbré du lion héraldique de la famille qui est, depuis 1761, celui du régiment avec

sa double devise, familiale : « *Onques ne failit* » et régimentaire : « *Noblesse oblige, Chamborant autant* ».

Rappelons, pour ceux qui l'ignoraient parmi mes lecteurs – bien rares, j'en suis certain... ? – l'origine du « brun capucin ». Le marquis de Chamborant, colonel propriétaire du régiment Esterhazy fondé en 1734, qu'il venait de racheter et auquel il donnait donc son nom, demandait à la reine Marie-Antoinette de choisir une couleur pour l'unité. La souveraine eut un geste montrant un moine capucin qui passait non loin d'eux et répondit :

- « *Le brun de ce moine !* »

- « *On parlera, Madame, de mes moines. Comme eux, pour Dieu ; nous, pour le Roi !* »

Une manifestation patriotique

Le fanion que remettait la marquise de Chamborant au 2^e Hussards, avec l'autorisation du généralissime Gamelin, ce qui en faisait un emblème officiel, avait été brodé à l'initiative du quotidien *Le Journal-L'Echo de Paris*, conservateur et nationaliste. Ce journal remettait depuis longtemps ce type de fanion, brodé aux armes ou aux emblèmes, à toutes sortes d'unités, quelle que soit l'arme. Manifestation patriotique qui se doublait alors de l'envoi, par l'intermédiaire des mairaines – ici la marquise – de colis aux soldats les plus isolés ou déshérités. Ne voyons pas ici de paternalisme militaro-patriotique, mais la concrétisation d'une tradition, comme elle existe encore aujourd'hui, adaptée à notre époque, par des organisations comme « Solidarité Défense ».

Abrial s'adresse maintenant à ses hommes : « *Chamborants de 1940, nos anciens, sous la monarchie, ont fait boire en vainqueurs leurs chevaux dans les fleuves d'Allemagne ; sous la République, ils ont chargé sur les glaces du Texel ; ils ont crié « Vive l'Empereur » aux soirs d'Austerlitz et de Friedland ; à Sidi-Brahim, ils se sont sacrifiés à côté des chasseurs à pied ; à l'Isly, ils ont pris part à la victoire ; à Mars-la-Tour, ils ont sauvé l'honneur ; en 1914, ils ont culbuté les cavaliers allemands à Vance et à Stocke. Votre colonel salue les morts glorieux, qui, dans ces sept premiers mois, officiers et cavaliers des divers groupes*



de reconnaissance issus des Houzards de Chamborant, sont morts pour la plus sainte des causes ». Le colonel remet le fanion au maréchal des logis porte fanion, qui, désormais, portera l'emblème en permanence, à côté de son chef, au feu, à pied ou à cheval. Il se poste déjà légèrement derrière lui, sur les marches de l'église, avec les invités. Et Chamborant tout entier défile au son de sa fanfare.

Dignes héritiers

Dans les mois qui vont suivre, le 2^e Hussards va se montrer digne de ses anciens. Il avait reçu le baptême du feu en Lorraine, à Waldweistroff, en septembre 1939, avant de rejoindre en octobre la tête de pont fortifiée de Montmédy. Hasard ou clin d'œil de l'histoire, le régiment se battait devant la ville dont leur fondateur, Claude de Chamborant, avait été gouverneur ! Qui le savait alors dans le fracas des combats ? Le 10 mai, jour de l'attaque allemande, il entre au Luxembourg pour tenter de s'opposer au déferlement. Il se bat à Etabies, à Buzenof et à Montquintin. Puis il revient défendre Montmédy jusqu'au 10 juin et couvre le décrochage dans le secteur du bois d'Inor et le long de la ligne Haramont-Jivry. Il va railler dans la nuit du 11 au 12 juin le 18^e corps d'armée dans le secteur de Bar-sur-Aube, séparant définitivement ses escadrons montés de ses éléments motorisés. Ces derniers défendent le repli d'autres unités alors que les cavaliers vont livrer des combats retardateurs jusqu'à l'armistice. Ils tenteront de se frayer un chemin à travers la masse des ennemis, mais n'y parviendront pas et, comme leurs camarades motorisés, seront faits prisonniers.

Le lieutenant colonel Abrial sera l'objet d'une citation qui honore tout le régiment. D'ailleurs nommé dans le texte :

« Magnifique chef de guerre, engagé dès le 10 mai 1940 en Belgique dans une action retardatrice délicate, l'a menée avec une parfaite maîtrise, conduisant énergiquement les opérations successives de sa manœuvre et contre-attaquant plusieurs fois avec vigueur. Le 10 mai notamment, par une très brillante action, a réussi à dégager un village



après avoir détruit les éléments blindés ennemis qui l'investissaient. Les 11 et 12 juin, chargé de couvrir le repli du corps d'armée, a intégralement rempli sa mission contenant habilement la poussée violente d'un ennemi très mordant. Le 15 juin, à Bar-sur-Aube, a interdit pendant le temps nécessaire et malgré de très lourdes pertes le franchissement de l'Aube à un ennemi disposant de moyens puissants. A lutté en définitive

jusqu'au bout à la tête de son groupe de reconnaissance dont il avait su faire une unité d'élite animée du plus pur esprit de sacrifice. S'est montré le digne émule des chefs de corps qui, au cours des âges, ont mené au combat des « Houzards de Chamborant » dont son groupe de reconnaissance avait la tradition. Le présent ordre comporte, en outre, l'attribution de la Croix de Guerre avec palme. »



*32 ans plus tôt, à
Orléans, les
Chamborant.
On tentera de
reconnaître le
lieutenant Calas des
Francs (moustache),
le sous-lieutenant
Senard, les capitaines
Hudault, Cuche et de
Vasselot.*

Voici donc une anecdote de la petite histoire d'un grand régiment. Petite histoire qui est à la base de la grande. L'idée d'écrire pour vous cet article m'a été inspirée par des documents de famille : le général de Castelnau, pourtant fantassin, était entre les deux guerres l'un des grands éditorialistes de *L'Echo de Paris* et avait conservé dans ses archives les éléments concernant la remise de ce fanion. Mon sang d'Alpin tout juste toléré par les Cavaliers n'a fait qu'un tour... il fallait faire savoir !

Patrick de Gmeline

Ah, « j'oubliais » (n'en croyez pas un mot !) de préciser : cavaliers, marins, les Abrial ont confirmé leur largeur d'esprit en donnant un aviateur et pas n'importe lequel, le général d'armée aérienne Stéphane Abrial, ancien chef d'état-major de l'armée de l'Air, revenu récemment en France après avoir été durant trois

années, de 2009 à 2012, commandant suprême allié « Transformation » au sein de l'Otan. Il est le fils du colonel André Abrial, très présent dans cet article.



*Le général d'armée aérienne
Stéphane Abrial.*